



Cette couverture est l'œuvre de Claudine Devey, graphiste chez Sarbacane.

PROLOGUE

D'un geste un peu brutal, mais sans penser à mal

- Tu es prête ? Ton frère a besoin de toi.

La porte de la chambre venait de s'ouvrir en grand ; Inès eut tout juste le temps de plonger tête la première dans son cahier de vacances 6e-Se.

- Il a fini ses mots croisés. Il faut que tu l'accompagnes en ville.

Et j'ai vu que tu étais sur ton téléphone.

- Hmm? fit la gamine. Je vérifiais un truc.

Sa mère soupira et jeta un magazine de mots croisés dans sa direction. Il atterrit sur le cahier de vacances, dont il froissa les pages centrales.

- Oh mais mince, je vais plus pouvoir faire ces pages-là, maintenant !

Sa mère était déjà repartie à grands pas dans le salon, faisant trembler tout le mobile-home comme un plat de gelée. Inès l'entendit entamer l'interminable liste de ses recommandations à Tristan.

Elle bazarde le cahier de vacances, s'assit au bord du lit et feuilleta machinalement le magazine de mots croisés. Vierge de toute inscription.

Comme toujours.

Et, sur la page de garde, dans une belle calligraphie d'élève de CMI, le prénom de son frère de seize ans :

(Tristan)

Elle savait pas pourquoi il écrivait toujours entre parenthèses, comme s'il parlait en chuchotant. Une fois, petite, elle avait voulu faire pareil, et s'était employée à repeupler tous ses cahiers de parenthèses - des parenthèses autour des dates, des noms, des réponses aux exercices, des mots dans le carnet de correspondance. Sa mère avait flippé et lui avait dit d'arrêter de faire son intéressante.

Elle ne disait jamais ça à Tristan.

Inès referma le magazine et le jeta derrière elle.

- Si les ados du camping t'embêtent, tu les ignores, d'accord ? Les mains maternelles s'accrochaient au ciré de Tristan, et la voix articulait exagérément.

- C'est bon, Maman, je gère, lança Inès en se tournant vers la pièce principale.

En équilibre sur un pied, elle enfilait ses baskets neuves sur le palier du mobile-home. Elle leva la tête : sa mère ne l'écoutait pas, occupée à zipper et dézipper fébrilement le coupe-vent de son aîné.

- Tu t'en fiches de ce qu'ils disent. Tu es formidable. Ils ne savent pas à quel point tu es intelligent et fort. Tu es meilleur qu'eux.

Inès croisa le regard de son frère et fit mine de vomir. Sur la joue droite de Tristan, une demi-fossette se creusa.

- On y va ? appela Inès depuis la porte.

- Et tu n'oublies pas de m'envoyer un texto si vous rentrez après le coucher du soleil, ajouta sa mère en rabattant le col du polo de Tristan.

- O-oui oui, t'inquiète p-pas, répondit-il sans la regarder.

Inès remonta la fermeture de son sweat-shirt et posa la main sur la poignée, l'air de dire « Bon?? », Tristan lui adressa une moue d'excuse, coincé dans son joli petit imper blanc. Il avait une drôle d'allure.

Il dépassait leur mère de deux têtes mais elle avait tenu, en dépit du bon sens, à l'empaqueter dans ce machin tout serré. Inès avait dit trois fois que ça lui irait pas, et le résultat était là, ça lui allait pas : Tristan était bâti comme un nageur, avec un nez pété de boxeur, des pommettes de loveur, des cheveux de surfeur : le coupe-vent, non, c'était pas pour lui, il faisait forcément deux tailles trop petit.

- Bon, fit Maman. Il te va bien, ce petit coupe-vent.

- O-on y va, M-Maman, répondit Tristan en se dégageant. Inès sauta la marche du mobile-home. Aussitôt, Pégase se mit à tortiller du derrière et à aboyer en direction des falaises, du vent bleu, de l'air libre, des taupes à renifler.

Inès frotta gaiement la tête puante de Pégase, caressa ses oreilles défraîchies, flatta ses flancs humides de rosée et fit quelques enjambées sur l'allée de sable pour se dégourdir les mollets. Ses baskets vibraient d'une envie de s'échapper.

Elle jeta un coup d'œil à son frère qui refermait soigneusement la porte derrière lui - toujours soigneusement. Elle sautilla sur place pour l'attendre. Tristan rangea les clés - il avait cette façon de toutes les aligner sur l'anneau - puis plongea ses grandes paluches dans son coupe-vent. Il devait plier les coudes comme une poule.

_ Oh. Il te va bien, ce petit coupe-vent, minauda Inès.

- I-Inès ?

-Quoi ?

- Viens voir p-par là.

-Non.

- Mais si, v-viens, je te dis. Reg-garde ce qu'il y avait dans ma poche.

Il sortit sa main, paume ouverte. Méfiante, Inès s'approcha.

Maman était fichue de lui avoir glissé un billet de cinquante balles dans la poche ... Des fois, on savait pas.

- y a rien, dit-elle en s'arrêtant à un mètre de lui.

Son frère haussa les épaules et fit mine de rentrer les mains dans ses poches. Elle s'approcha d'un bond-

et il l'emprisonna entre son coude et son aisselle dans un grand éclat de rire.

- Pas de headlock ! Lâ-ââââche-moi!! protesta-t-elle en se tortillant. On avait dit pas de headlock !

Il lui savonna la tête vigoureusement, et elle dut manifester sa soumission par de petites tapes sur son biceps. Elle se dégagea d'un mouvement rageur, rouge, ses courts cheveux blonds en bataille.

[...]



Là-bas sous le ciel clair, il existe une cité au séjour enchanté

Tristan mit cent ans à choisir son nouveau magazine de mots croisés dans la boutique du vieux Paul Antoine. Il était lent, infiniment méticuleux ; Inès se retint de le presser, de piétiner, de supplier, pendant que le vendeur souriait discrètement derrière ses énormes moustaches rousses et argentées.

À présent, le chien galopait, s'approchait de temps à autre du bord de la falaise, effectuait une petite danse, grattait la terre, s'ébrouait dans l'air salé, revenait en se dandinant. Et derrière lui, Inès imitait tous ses mouvements.

- Inès, t-t'as vraiment l'air d'u-une attardée !

En réponse, elle remua les fesses pour le narguer, puis partit en trombe jusqu'à l'aplomb de la falaise.

- A-attention !

Elle enfonça ses talons in extremis dans la terre, au bord du précipice, se laissa cueillir par le vent marin, et fit demi-tour pour hurler de rire au visage de son frère.

Celui-ci agita ses mots croisés d'un air important.

- Tu vas te fracasser vingt mè-ètres plus bas et moi, Maman va m'a-arracher la tête et m'enterrer sous le terrain de g-golf du camping.

- Tristan, Tristan, le fifils à sa maman ! chantonna-t-elle en se remettant à courir derrière le chien. - Tss. Hé, Inès !

-Quoi ?

- Rega-arde, viens voir.

-Non.

- Mais si, je te jure, viens v-voir.

- y a rien du tout.

-Mais si.

Il désignait un truc au sol. Inès s'approcha d'une démarche nonchalante, lui jetant des regards en biais. Tristan avait soulevé une grosse pierre avec son pied et, dans le trou noir ainsi dévoilé, grouillaient quelques vers de terre. (Elle aimait assez les vers de terre. Elle aimait les regarder s'entortiller sur sa paume et lui chatouiller la peau.

- Et après ? Je joue plus avec les vers de terre depuis le CE2.

- Rega-arde bien. Tu vois ce t-trou, froid et gluant ? Tu ne ressens pas une émo-otion ?

- Tu dis n'importe quoi.

- Ç-ça ne te rappelle rien ?

- C'est un trou.

- C'est là-à qu'on t'a trouvée quand t'étais bébé. Toute froide et gluante. T'étais si laide qu'il a fallu te faire prendre un bain de Mixa Bébé Pou-our te retaper !

Inès se mordit les joues pour ne pas rire, et shoota dans le caillou.

- Non, regarde bien, Titi : c'est là qu'on a trouvé ta cervelle.

D'ailleurs Il doit te manquer des bouts, parce que ça grouille !

Elle attrapa un ver de terre et l'approcha du visage de son frère. - A-arrê-ê-ê-ête! protesta celui-ci en se contorsionnant.

- On dirait qu'il veut regagner sa place ! Tends l'oreille !

- Arrête ! Arrê-ê-ête !

Ils se mirent à courir, elle derrière, bras tendu, un lombric gigotant entre ses doigts. Elle attrapa la capuche du coupe-vent et tenta de le retenir par là, mais il était beaucoup trop fort et, lorsqu'il accéléra, elle manqua de se ramasser tête la première.

Avec un KIAÏ de combat, elle prit son élan, voulut lui sauter sur le dos, mais il fila, Elle eut beau le poursuivre de tout son souffle, l'écart se creusa vite et elle finit par ralentir. Elle ouvrit la mam sur le vers écrabouillé, RIP le visqueux.

Au bout de quelques secondes, elle se rapprocha du bord de la falaise, l'air de rien, le nez sur les chaussures.

- Tristan ! appela-t-elle soudain. Viens voir !

Son frère ne répondit pas. Elle prit un ton d'urgence : - Je te jure, y a un truc bizarre !

Portée par le vent, sa réponse lui parvint, rieuse : - Q-Qu'est-ce que c'est ?

- Viens voir !

- Y a rien d-du tout, p'tite tête.

Il s'approcha. Inès prit une pose songeuse, le menton dans la main, son regard creusant des trous dans le sol à force d'intensité. Tristan se pencha par-dessus son épaule.

- RIEN ! cria-t-elle dans son oreille.

Il la fouetta d'un coup de son magazine roulé ; elle s'enfuit en courant.

Le téléphone d'Inès vibra, elle le sortit de sa poche : un message de Maman.

« Tout va bien? Il est bientôt 19 h. Envoyez-moi un texto ! »

Un message pour savoir à quelle heure ils rentreraient, sans poser directement la question. Elle jeta un œil derrière elle, vit son frère les sourcils froncés sur son propre écran.

- Ma-aman demande ...

-Ouais.

Tristan se débattit un moment avec le contenu du message.

Inès shoota dans une brindille. C'était pas cool d'envoyer des messages comme ça à Tristan.

- Elle de-eumande si tout va bien ? ...

- Yeso Dis-lui qu'on rentrera avant le coucher du soleil.

- OK, enregistra-t-il en pianotant.

- Et ... Tristan ?

- Q-Quoi ? fit-il, relevant la tête.

- Viens voir.

- T'es re-eulou.

Elle ne relança pas. Tristan redéplia son magazine page 3 - il avait déjà rempli la première grille de tête. Au bout d'un moment, curieux du silence qui l'entourait, il finit par chercher sa cadette des yeux. Inès fixait le paysage, lui tournant le dos.

- Tristan ?

- Quoi enc-core ?

- Viens voir ...

Quelque chose dans sa voix le poussa à rempocher le magazine pour trotter vers sa sœur. Il ne voyait rien d'autre que le paysage plutôt sauvage de ce bord de terre poitevin, sa pelouse verte caressée par le vent comme dans une publicité, ses sentiers parsemés de promeneurs en K-way. Il grimpa à la hauteur de sa sœur.

- y a r-rien du t-

Il se tut.

- Tu le vois ?

...

- Tu le vois ? Le château ?

-O-Oui.

Spectrale, une enceinte de fer calciné se dressait sur la falaise comme une couronne de mauvais augure. Des toits d'ardoise fuligineuse en dépassaient, et des champignons de céramique d'un bleu pétrole, et des fils de téléphérique. Un clocher pointait sa girouette noire, un coq métallique. Mais le plus remarquable, c'était qu'entre ces enceintes, un château d'un blanc sale, immense, se détachait sur le ciel clair.

- C'est un mirage ?

- J-Je ...

- Tu crois que Pégase le voit ?

Pégase continuait de courir, s'arrêtant régulièrement pour renifler quelque chose ou effectuer un brusque demi-tour. Tristan siffla le rappel. Le chien s'arrêta, se tourna dans leur

direction, puis plongeait sa truffe dans un terrier, indifférent. De toute évidence, Pégase n'avait pas remarqué l'apparition.

Tristan fit deux pas de côté - aussitôt, le château disparut à sa vue comme si on avait tiré un rideau. Un rideau de ciel gris et de mouettes criardes.

- A-attends -

Il revint à la hauteur d'Inès ; le château réapparut. La pente herbeuse semblait y mener tout droit.

Inès, le voyant faire, pencha la tête sur le côté. Une étincelle luisait dans ses yeux noirs.

- Tu crois que si on s'approche, il disparaît ?

Tristan haussa les épaules. Il n'avait pas d'étincelle dans les yeux, juste un caillou dans l'estomac, comme celui qu'il avait retourné quelques minutes plus tôt.

Il prit sa sœur par la main.

- Tu vois bien la même chose que moi ? U-une grande enceinte de fer avec des pics -

- Oui. Avec des maisons pointues derrière et le grand château blanc au fond.

- C-Combien de fenêtres tu vois au deuxième étage du château ?

Inès compta à mi-voix. - Vingt-trois.

- M-moi aussi !

Tristan sortit son téléphone et cadra. -Hmmm ...

On ne voyait rien sur l'écran. Rien que l'herbe ondulant sous le ciel gris. Il fit zigzaguer ses yeux de l'écran au mirage, du mirage à l'écran.

- Tu l'as pris en photo ?

Il acquiesça sans répondre.

- Tristan !

-Q-Quoi ?

- Mate le ciel !

Inès désignait l'étendue claire au-dessus du château. À gauche de la première tour blanche, sur la mer, les nuées s'alourdissaient dans l'annonce d'une averse. À l'est de cette même tour, le ciel bleu pâle laissait passer le soleil entre ses nuages.

Entre le bleu et le gris, une démarcation tremblotante, comme un grésillement de télévision.

- Pégase le voit ! cria Inès.

Le chien comme un fou s'était en effet mis à courir vers le château blanc. Puis soudain, il sauta par-dessus un rocher et disparut dans un éclat. Comme passé par une fenêtre.

Inès et Tristan clignèrent des yeux.

- Pégase ! appela Inès, se mettant à courir à sa suite.

- I-Inès ! cria Tristan.

Il y avait dans sa voix une peur râpeuse qui lui donna l'autorité d'un adulte ; Inès s'arrêta net. Elle l'attendit, sourcils froncés, vibrante d'impatience dans ses baskets sales. Il lui reprit la main.

- Tu me lâches plus. Elle ne dit rien.

- T'entends ? chuchota-t-elle d'un ton excité.

Une cloche sonnait, quelque part sur la falaise déserte.

Ils avançaient dans l'herbe haute, suivant le sentier percé par le chien. Tristan sentait la main de sa sœur le tirer en avant, et lui la tirer en arrière. Il siffla, sortant la laisse de sa poche.

- Pégase ! crièrent-ils ensemble.

Seul le son de la cloche leur répondit. Tristan guettait un aboiement, caché dans le souffle du vent ou le roulis des vagues ...

- J'ai l'impression d'entendre un train, fit brusquement Inès. Tristan surprit sur le visage de sa sœur un sourire à dévorer les rails.

C'était un bruit de train à locomotive dorée, le genre rutilant, vivant, ronflant, crachant, sifflant. Un vieux tortillard qui sortait de la marée.

Inès adorait les trains. Tristan raffermi sa prise sur sa main. - Je l'entends aussi, dit-il entre ses dents. PÉGASE !

Ils ne pouvaient pas rentrer sans le chien. Une odeur étouffante lui remplissait la gorge à cette seule pensée, de sueur et d'haleine mêlées ; celle du chien, de sa puanteur, de sa saleté. Où était-il passé ?

- Peut-être qu'il se cache d-dans l'herbe ?

Il croisa le regard d'Inès. Son regard moqueur, que semblait toujours rehausser le grain de beauté qu'elle avait au coin des lèvres.

- T'as raison, je pense qu'il est aplati dans l'herbe et qu'il est mort de rire à nous regarder le chercher. Pégase ! cria-t-elle encore.

Cette fois, un aboiement retentit. Les deux ados se figèrent, puis appelèrent de plus belle, trottant en direction des jappements. Ils leur parvenaient de plus en plus nettement. Inès et Tristan tournèrent sur eux-mêmes, cherchant leur provenance, la frôlant, et Tristan sentit son cœur s'emballer sans raison l'impression d'être entouré, regardé, touché ; tous ses muscles se tendaient ...

Tout à coup, le gros chien leur sauta dans les bras, les plaquant au sol.

- Aïe ! fit Inès dans sa chute.